

Benito Pérez Galdós. Trois nouvelles.

« Où est passée ma tête ? » (1892) ; « Casse-tête » (1887) et « Le portique de la gloire » (1896)

« ¿Dónde está mi cabeza ? » ; « Rompecabezas » ; « El pórtico de la gloria »

Traduites par Audrey Lablanchy

« Où est passée ma tête ? »

Avant de me réveiller, l'horrible incident se présenta à mon esprit sous la forme d'une suspicion angoissante, telle une tristesse extrême, une farce cruelle jouée par mes nerfs déchaînés qui souvent, et non sans tragique humour, échappent à tout contrôle. Je me réveillai ; je n'osais bouger ; je n'avais pas le courage de m'examiner et de demander à mes sens la confirmation matérielle de ce qui avait déjà dans mon âme toute la valeur de la certitude... Finalement, la curiosité l'emportant sur l'effroi, je tendis la main, me touchai, me palpai... Impossible d'expliquer mon angoisse lorsque, passant ma main d'une épaule à l'autre, je ne rencontrais rien. La stupeur m'empêchait de toucher cette partie, que je ne qualifierai pas d'endolorie car je ne ressentais aucune douleur... Cette partie que l'in vraisemblable mutilation laissait à découvert. Enfin, j'appliquai mes doigts sur ma vertèbre coupée comme un trognon de chou ; je palpai les muscles, les tendons, les caillots de sang, tout était sec, insensible, sur le point de se durcir, comme une épaisse bouillie, qui au contact de l'air se solidifie. Je mis le doigt dans ma trachée : je toussai... Je le mis également dans mon œsophage qui fonctionna de manière automatique et voulut me l'avalier... Je parcourus le tour de la coupure... Rien à faire, il n'y avait plus de doute. L'infaillible sensation tactile faisait foi de cet inouï et horrible incident. Moi, me reconnaissant moi-même comme vivant, pensant et même en parfait état de santé physique, je n'avais plus de tête.

II.

Je restai immobile un long moment à m'égarer dans de douloureuses suppositions. Mon esprit, après s'être amusé avec toutes les idées possibles, commença à se concentrer sur les causes de ma décapitation. Avais-je été décapité durant la nuit de la main d'un bourreau ?

Mes nerfs ne gardaient aucune réminiscence du fil coupant de la lame. Je cherchai en eux quelque trace d'un terrible et fugace tressaillement mais je ne trouvai rien. Cela ne faisait aucun doute, ma tête avait été séparée de mon tronc par le biais d'une préparation anatomique inconnue et l'incident s'apparentait plus à un vol qu'à un assassinat ; c'était une subtilisation perfide, consommée par des mains habiles, qui me surprirent sans défense, seul et profondément endormi.

Dans mon agitation et ma peine, des lueurs d'espoir illuminaient par moment mon être... De manière instinctive je me redressai sur mon lit ; je regardai de tous les côtés, pensant trouver sur la table de nuit, sur une chaise, sur le sol, ce qui selon la plus rigoureuse des vérités anatomiques devait être sur mes épaules. Mais rien à faire... je ne la vis pas. Je m'aventurai même à regarder jusque sous mon lit... Non plus. Jamais je n'eus pareille confusion dans ma vie, et je pense qu'aucun homme ne se soit jamais retrouvé dans une telle perplexité. J'étais aussi stupéfait que terrifié.

Je ne sais combien de temps je restai dans cette anxieuse et muette agitation. Finalement, la nécessité d'appeler, de réunir autour de moi les soins domestiques, l'amitié et la science s'imposa à moi. Je le désirais et le craignais, et penser à la stupéfaction de mon employé quand il me verrait augmentait considérablement mon anxiété.

Mais il n'y avait pas d'autre solution : j'appelai. Contrairement à ce à quoi je m'attendais, mon valet ne fut pas autant surpris que je ne le pensais. Nous nous regardâmes un moment en silence.

« Tu vois Joseph, lui dis-je, faisant en sorte que le ton de ma voix atténue la gravité de ce que je disais, là tu vois, je n'ai pas de tête. »

Le pauvre vieux me regarda avec une compassion silencieuse ; il me regarda longtemps, comme pour exprimer le caractère irrémédiable de ma mésaventure.

Lorsqu'il s'éloigna de moi, appelé par ses tâches, je me sentis si seul, si abandonné, que je le rappelai avec un ton plaintif et même agressif, lui disant avec une certaine acrimonie :

« Tu pourrais quand même aller voir si elle n'est pas quelque part, dans le cabinet, dans la salle, dans la bibliothèque... Tu n'en as aucune idée. »

Joseph revint peu après, et avec son expression affligée et sa grimace pleine d'un immense découragement, sans utiliser mot, il me dit que ma tête n'avait pas refait surface.

La matinée s'écoulait, et je décidai de me lever. Pendant que je m'habillais, l'espoir se remit à sourire en moi.

« Ah ! Pensai-je, je parie que ma tête est dans mon bureau... Et dire que je n'y ai pas pensé avant ! Quelle tête en l'air ! Hier soir j'ai travaillé jusqu'à très tard... Sur quoi ? Je n'arrive pas à m'en rappeler facilement, mais cela devait être sur mon Discours-mémoire sur *l'Arithmétique philosophico-sociale*, c'est-à-dire *Réduction en formules numériques de toutes les sciences métaphysiques*. Je me souviens avoir écrit dix-huit fois un paragraphe d'une profondeur inouïe, ne parvenant lors d'aucune de ces tentatives à exprimer fidèlement ma pensée. J'en vins à sentir que ma région cérébrale était horriblement brûlante. Mes idées, bouillonnantes, me sortaient par les yeux et les oreilles, éclatant comme des bulles d'air, et je finis par sentir une chaleur irrésistible, une obstruction congestive, qui m'inquiétèrent énormément...

Et en liant ces impressions, j'en vins à me rappeler clairement un fait qui apaisa mon âme. Sur le coup de trois heures du matin, horriblement gêné par la chaleur de mon cerveau et ne parvenant pas à l'atténuer en passant ma main sur mon crâne, je me pris la tête entre les deux mains, la fis jouer petit à petit, comme quelqu'un qui enlève un bouchon très serré, et finalement, avec une très légère brûlure dans le cou... je me l'enlevai et la posai prudemment sur la table. Ce fut un grand soulagement et je me couchai tellement serein.

IV

Ce souvenir me rendit mon calme. Sans finir de me vêtir, je courus jusqu'au bureau. Les montagnes de livres et de papiers qui se trouvaient sur la table étaient à deux doigts de toucher le plafond. Oh tas de science, oh piles de savoir ! Je vis la lampe fumée, l'encrier aussi noir à l'extérieur qu'à l'intérieur, mille feuillets remplis de numéros tout riquiqui... Mais ma tête, je ne la vis pas.

Nouvelle angoisse. Mon ultime espoir était de la trouver dans les tiroirs de la table. Il aurait très bien pu arriver qu'en rangeant l'énorme fatras de notes ma tête soit restée au milieu, comme une feuille de papier buvard ou un feuillet blanc. Je fouillai tout, je vérifiai feuille après feuille mais il n'y avait rien... Elle n'était pas là non plus !

Je sortis de mon bureau sur la pointe des pieds, évitant tout bruit, car je ne voulais pas que ma famille m'entende. Je me mis une nouvelle fois au lit, m'enfonçant dans de sombres méditations. Quelle situation ! Et quel conflit ! Je ne pourrais plus sortir dans la rue pour le moment car la stupeur et l'horreur des passants seraient pour moi un supplice de plus. Je ne

pouvais présenter nulle part mon corps décapité. La moquerie des uns, la compassion des autres et l'étonnement de tous me tourmenteraient horriblement. Je ne pourrais plus conclure mon Discours-mémoire sur *l'Arithmétique philosophico-sociale* ; je n'aurais même pas la consolation de lire à l'Académie les volumineux chapitres déjà écrits de cette œuvre importante. Comment pourrais-je me présenter devant mes dignes collègues avec une mutilation si affligeante ! Et comment prétendre qu'un corps sans tête ait une dignité oratoire, ou une représentation littéraire... ! C'est impossible ! J'étais d'ores et déjà un homme fini, perdu à jamais.

V

Le désespoir me suggéra une idée salvatrice : consulter sur le champ pour parler de cet incident, mon ami le docteur Mièmièvre, homme plein de savoir à la mode, médecin aux airs de philosophe, et même d'une certaine façon, médecin curé, parce qu'il n'y en a pas un comme lui pour consoler les malades quand on ne peut les guérir, ou pour leur faire croire qu'ils souffrent moins que ce qu'ils souffrent en réalité.

La résolution de le voir m'anima : je m'habillai en hâte. Ah ! Quelle impression étrange, quand en me couvrant le bas du visage, ma cape passait d'une épaule à l'autre, recouvrant mon cou comme une serviette recouvre une assiette pour éviter que les mouches n'y tombent ! Et en sortant de ma chambre, dont la porte est basse, telle celle d'une ancienne maison, je n'eus pas à me baisser pour sortir, comme j'ai eu l'habitude de le faire toute ma vie. Je sortis bien droit et il restait encore une vingtaine de centimètres.

Je sortis et rentraï à nouveau pour m'assurer de la diminution de ma taille, et ce faisant, mon envie de me regarder dans le miroir se redoubla de telle manière que je ne pus plus résister à la tentation, et je m'en fus directement vers l'armoire à glace. Je m'approchai à trois reprises et m'arrêtai un même nombre de fois, n'ayant pas suffisamment de courage pour me regarder. Je finis par me voir... Quelle silhouette horripilante ! J'étais telle une amphore cabossée, au col court et aux très grandes anses. La coupure du cou me rappelait les modèles en cire ou en argile que j'avais vu mille fois dans des musées d'anatomie.

Je fis appeler une voiture parce que j'étais terrorisé par l'idée d'être vu dans la rue et que les enfants me suivent, et d'être le sujet d'horreur et des moqueries de la foule. Je m'introduis dans la berline d'un mouvement rapide. Le chauffeur ne se rendit compte de rien, et personne ne me remarqua durant le trajet.

J'eus la chance de trouver monsieur Mièmièvre dans son bureau et il me reçut avec son agréable courtoisie habituelle, utilisant son habileté professionnelle pour cacher la stupeur que je devais lui causer.

– « Tu vois, cher Auguste, lui dis-je, me laissant tomber dans un fauteuil, tu vois ce qui m'arrive... »

– « Oui, oui, répliqua-t-il en se frottant les mains et en me regardant attentivement : je vois, oui... Ce n'est pas une raison pour s'inquiéter ».

– « Comment ça ce n'est pas une raison de s'inquiéter ! »

– « Je veux dire... Ce sont les effets du mauvais temps... De ce vent froid déchaîné de l'Est. »

– « Le vent froid est la cause de... ! »

– « Et pourquoi pas ? »

– « Le problème, mon cher Auguste, est de savoir si on me l'a coupée violemment ou si on me l'a subtilisée par un procédé de larcin anatomique, qui serait une grande et stupéfiante innovation dans l'histoire de la méchanceté humaine. »

Le si perspicace docteur était ce jour-là si lent qu'il ne me comprenait pas. Finalement, en lui évoquant mes angoisses, il parut se rendre compte, et son esprit fertile me suggéra sur le champ des idées réconfortantes.

– « Le problème n'est pas aussi grave qu'il n'y paraît, me dit-il, et je suis à un cheveu d'affirmer que nous la retrouverons très bientôt. Il faut avant tout que tu t'armes de calme et de patience. Ta tête existe. Où se trouve-t-elle ? Là est le problème. »

Après avoir prononcé ces mots, sortirent de sa bouche des traits si agréables et des connaissances si drôles, que je restai comme enchanté pendant plus d'une demi-heure. Tout cela était bien joli ; mais je ne voyais pas comment ce chemin nous mènerait au but capital qui était de trouver ma tête perdue. Il conclut en m'interdisant absolument de continuer mes travaux sur *l'Arithmétique philosophico-sociale*, et pour finir, il insinua une indication comme si de rien était, par laquelle je reconnus tout de suite l'évidence de son talent.

Qui possédait ma tête ? Pour clarifier ce mystère il fallait que j'examine dans ma conscience et dans ma mémoire toutes mes relations mondaines et sociales. Quelles maisons et quels cercles fréquentais-je ? Avec qui entretenais-je une intimité plus ou moins constante et étroite ? N'était-il pas public et notoire que mes visites à la Marquise, veuve de monsieur X. dépassaient de par leur fréquence et leur durée, les limites auxquelles la courtoisie doit se

limiter ? N'aurait-il pas pu arriver que lors de l'une de ces visites j'eusse oublié ma tête, ou que l'on me l'eût enlevée et cachée, comme un otage qui garantirait ma prochaine venue.

Cette indication me donna tant d'espoir, je fus si content, et je vis la fin de mon malheur si proche, que j'eus à peine le temps de montrer ma reconnaissance à l'illustre docteur et le serrant dans mes bras, je sortis, pressé. Je ne retrouverais mon calme qu'une fois que je me serai présenté en personne à la maison de la Marquise, que je tenais pour auteure de la plus insupportable blague qu'aucune femme n'ait pu inventer.

VI

L'espoir me galvanisait. Je courus dans les rues, jusqu'à ce que la fatigue m'oblige à ralentir le pas. Les gens ne faisaient pas attention à mon horrible mutilation ou s'ils la voyaient, ne manifestaient pas un grand effroi. Certains me regardaient comme apeurés : je vis la surprise sur beaucoup de visages mais pas la terreur.

Je me mis à observer les vitrines des magasins et comble de l'ironie, rien de tout ce que je vis ne m'attirait autant que ceux de chapeaux. Mais c'était la volonté de Dieu qu'une nouvelle et horrible surprise tourmente mon esprit, me prive de la joie qui le saisissait et me laisse submergé par de cruels doutes. Dans la vitrine d'un salon de coiffure élégant, je vis...

C'était une tête d'homme admirablement coiffée, avec une courte barbe, des yeux bleus, un nez aquilin... En bref, c'était ma tête, ma propre et authentique tête... Ah ! Quand je la vis, la force de l'émotion me fit presque perdre connaissance... C'était, oui c'était ma tête, sans autre différence que la perfection de la coiffure, puisque je n'avais presque pas de cheveux à peigner et que cette tête arborait une splendide perruque.

Des idées contradictoires se croisèrent dans mon esprit. Était-ce elle ? Ou non ? Et si c'était elle, comment avait-elle atterri ici ? Si ce n'était pas elle, comment expliquer la ressemblance saisissante ? J'avais envie d'arrêter les passants avec ces mots : veuillez me dire s'il vous plaît si cette tête est la mienne ?

Il me vint à l'esprit que je devais entrer dans l'établissement, pour demander, proposer et pour finir acheter ma tête à n'importe quel prix... Aussitôt dit, aussitôt fait ; j'ouvris la porte d'une main tremblante et entrai. Après le premier pas, je m'arrêtai, timide, craignant que ma présence décapitée ne produise frayeur ou peut-être hilarité. Mais une jolie femme, souriante et aimable, qui sortit de l'arrière-boutique, m'invita à m'asseoir, désignant la chaise la plus proche de sa jolie main dans laquelle elle tenait un peigne.

« Casse-tête »

(Conte)

I

Hier, comme qui dirait, en l'année tant de l'ère chrétienne, correspondant à quand, ou si l'on préfère, à l'an trois mille et quelque de la chronologie égyptienne, arriva ce dont je vais vous parler : il s'agit d'une histoire familiale que nous transmet un papyrus rédigé avec de très beaux hiéroglyphes. C'est une histoire quelconque ou une anecdote d'une insignifiance notoire si le lecteur ne sait pas aller au-delà des apparences du texte graphique ; mais en plongeant les yeux sur celui-ci quelques siècles plus tard, il n'est pas difficile d'en découvrir le fond.

Ainsi monsieur... J'annonce que ce jour-là ou cette après-midi-là, ou dirons-nous cette nuit-là, trois personnes et un petit âne avançaient dans les plaines d'Egypte, dans la région que l'on appelle Djebel Ezzrit (soyons érudits). Ce dernier servait de monture à une jolie jeune fille qui tenait un enfant dans ses bras ; près d'elle, à pied, marchait un vieil homme à l'air grave, tenant un bâton dans sa main qui lui servait ainsi à fouetter l'animal comme pour maintenir son pas éreintant. Ils furent rapidement reconnus comme étant des fugitifs qui cherchaient refuge sur ces terres à cause de persécuteurs d'un autre pays, car sans s'arrêter plus que le temps nécessaire pour reprendre des forces, ils choisissaient des endroits cachés, des cavités de rochers solitaires ou bien des buissons épais plus fréquentés par les bêtes féroces que par les hommes pour faire leurs pauses.

Il est impossible de retranscrire ici l'intensité poétique avec laquelle cette écriture composée de hiéroglyphes décrit ou plutôt dessine la beauté de la mère. Vous ne pourriez l'apprécier et la comprendre même en imaginant le substrat des lys, qui doré et hâlé par le soleil conserve sa pureté idéale. En ce qui concerne l'adorable bambin, on ne peut que dire qu'il était humainement divin et que ses yeux résumaient tout l'univers, comme s'ils étaient la mystérieuse convergence entre ciel et terre.

Ils marchaient, comme je l'ai dit, pressés, évitant les villages et s'arrêtant uniquement dans des hameaux ou des petites communes habités de gens pauvres, pour demander l'aumône. Comme il ne manquait pas de bonnes âmes dans cette partie du monde, ils purent avancer, non sans difficultés, dans leur prudente marche, et ils arrivèrent finalement aux portes d'une très grande ville, aux murs gigantesques et aux monuments colossaux, dont la vue lointaine amusait et captivait l'esprit des pauvres marcheurs. L'homme à l'air grave ne cessait d'apprécier tant de merveilles ; la jeune femme et l'enfant les admiraient en silence. Le sort ou pour être précis, le Seigneur Eternel leur envoya un bon ami, un marchand opulent, qui

revenait de Thèbes avec des serviteurs à n'en plus finir et une ribambelle de chameaux chargés de richesses. Le papyrus ne révèle pas si celui-ci était un compatriote des fugitifs ; mais par sa façon de parler (et cela ne veut pas dire que nous l'ayons entendu), on savait qu'il venait des terres qui se situent de l'autre côté de la mer Vermeille. Les voyageurs racontèrent leurs travaux et leurs peines au généreux commerçant, et celui-ci les logea dans l'une de ses meilleures boutiques, il leur offrit d'excellents mets et ranima leurs courages abattus par des discussions agréables et des récits de voyages et d'aventures que l'adorable enfant écoutait avec une gravité souriante, de la même manière que les adultes écoutent les enfants lorsque ceux-ci récitent leur leçon. Au moment de se dire au revoir, les assurant que dans cette province intérieure de l'Égypte ils devaient se considérer libres de toute persécution, il donna une poignée de pièces au vieillard et en mit une en or dans la main de l'enfant. Il devait s'agir d'une demi-once ou peut-être d'une once d'or, brillante, avec des légendes effrayantes sur chacune des deux faces. Il n'est pas nécessaire de dire que cela fut à l'origine d'une dispute familiale entre l'homme à l'air grave et la ravissante mère, puisque celui-ci, œuvrant avec prudence et prévision économique, pensait que la pièce était plus en sécurité dans sa poche que dans la main de l'enfant. Et sa femme, serrant le poing de son petit enfant et l'embrassant encore et encore, déclarait que ces petits doigts-là étaient un coffre sûr pour garder tous les trésors du monde.

II

Tranquilles et joyeux, après avoir laissé le roussin bien installé dans un relais des quartiers pauvres, ils s'enfoncèrent dans la ville qui à cette saison s'embrasait de fêtes spectaculaires pour le couronnement ou le serment d'un roi, dont l'Histoire a oublié ou devrait oublier le nom. Sur une place, que le papyrus décrit de manière hyperbolique de la taille de l'une de nos provinces, s'étendait d'un bout à l'autre un immense bazar ou une sorte de marché. Des boutiques ou des comptoirs très voyants le composaient, et la foule limitée que nous connaissons dans notre civilisation ne peut rendre compte de l'animation et du brouhaha qui y régnaient. Il y avait ici des tissus somptueux, des bijoux précieux, des métaux et de l'ivoire, des drogues si balsamiques, une infinité d'objets, construits pour l'usage ou le caprice ; et là des mets, des boissons, des encens, des narcotiques, des stimulants et des poisons pour tous les goûts ; pour la vie et la mort, pour la douleur plaisante et la joie fébrile.

Les fugitifs parcoururent une partie de l'immense foire, infatigables, et pendant que le vieillard regardait un à un tous les comptoirs, ses yeux reflétant sa volonté d'utiliser la pièce de l'enfant pour un objet utile, la mère quant à elle, peut-être moins terre à terre, rêveuse et

pleine d'une immense tendresse, cherchait un objet qui servirait à amuser l'enfant, une frivolité, un jouet en fin de compte, puisque les jouets ont existé en tout temps, et dans l'Egypte antique, l'on amusait les enfants avec des pyramides à construire, avec des sphinx et des obélisques très mignons, des caïmans, des aspics en plastique, des serpents, des canards et des démons couronnés.

Ils ne tardèrent pas à trouver ce que la bienheureuse maman désirait. Quelle sacrée collection de jouets nous avons là ! Et ce que l'on connaît aujourd'hui dans cet article intéressant ne vaut rien comparé à ces merveilles de l'industrie du jouet. Il suffit de dire que même en six longues heures on ne pouvait voir tout ce que contenaient les magasins : des figurines de dieux très rustres et d'hommes ressemblants à des oiseaux, des sphinx qui ne disaient ni papa ni maman, des momies bon marché que l'on pouvait monter ou démonter ; enfin ! Impossible de raconter ! Et pour que rien ne manque, il y avait des théâtres avec des décorations de palais et de jardins, et des comédiens en pleine éloquence, usant de rhétorique pour attirer l'attention; il y avait des prêtres en aubes blanches avec des chapeaux déformés, des bœufs de l'élevage d'Apis, des pics décorés de fleurs de lotus, des religieuses dans des drapés et de très beaux militaires avec des armures, des casques, des croix, des calvaires, et on ne sait combien de bidules offensifs et défensifs que l'art militaire de tous les siècles a inventé pour amuser les petits, les moyens et les grands.

III

Entre la femme et celui à l'air grave se trouvait le petit, donnant ces petites mains à l'un et l'autre et adaptant son pas inquiet et joueur aux pas mesurés des grandes personnes.

Et en réalité cet enfant prodigieux pouvait bien être vu comme surnaturel, puisque si dans les bras de sa mère il était si attendrissant et était une bien petite chose, comme un ange d'à peine quelques mois, au contact du sol il grandissait mystérieusement, sans cesser d'être un enfant, marchait d'un pas léger et parlait d'une langue claire et rapide. Son profond regard, parfois triste, parfois gravement souriant, provoquait confusion et vertige chez ceux qui le contemplaient.

Finalement mis d'accord sur la manière dont il serait bon d'utiliser la pièce, les parents lui dirent de choisir ce qui lui plairait le plus parmi ces merveilleux objets. L'enfant regardait et observait avec une attention réflexive, et lorsqu'il paraissait se décider pour quelque chose, il changeait d'avis, et après avoir désigné une figurine il en montrait une autre, sans arriver à montrer une préférence définitive. Son hésitation était d'une certaine façon angoissante, comme si dans toute la Nature, le cours inaltérable des choses se suspendait lorsque cet enfant

doutait. Finalement, après de nombreuses hésitations, il parut se décider. Sa mère l'aidait en lui disant : « tu veux jouer à la guerre ? Avec des soldats ? » Et le vieil homme l'aidait également en lui disant : « tu veux des anges, des prêtres, des petits bergers ? » et il répondit avec une grâce infinie, balbutiant un concept qui traduit en nos langues veut dire : « il y a tellement de tout ».

Comme les figurines n'étaient pas chères, ils en choisirent bien vite une quantité à acheter. Dans la précieuse collection il y avait tellement de tout, selon l'heureuse expression de l'enfant ; des guerriers très arrogants, qui d'aspect représentaient des chefs célèbres, Gengis Khan, Cambyse II, Napoléon, Hannibal, des saints et des ermites barbus, des bergers avec des peaux et d'autres bonhommes d'une indéniable réalité.

Ils partirent heureux vers leur auberge, suivis par une foule de gamins, avides de mettre la main sur un tel trésor, tellement grand qu'il était réparti entre les mains des trois étrangers. L'enfant portait les figurines les plus belles, en les serrant sur son cœur. Une fois arrivée, la foule composée d'enfants, qui avait augmenté en chemin, encercla le propriétaire de toutes ces gracieuses représentations de l'humanité.

Le fils de la fugitive les invita à jouer sur une plaine étendue en face de la maison... Et ils jouèrent et chahutèrent pendant un long moment, qu'on ne peut définir, puisque c'était le jour, puis la nuit, et après la nuit vinrent encore et encore d'autres jours, qu'on ne peut raconter. Ce qui était merveilleux dans ce jeu étrange dans lequel intervenaient des milliers d'enfants (un historien parle même de millions), c'était que le bambin, fils de la ravissante femme, en utilisant le pouvoir surnaturel qu'il possédait sans aucun doute, transforma totalement les jouets, en changeant les têtes de chacun d'entre eux, sans que personne ne s'en rende compte ; de sorte que les chefs se retrouvèrent avec des têtes de bergers et les religieux avec des têtes de militaires.

Vous verriez aussi là-bas des héros avec des crosses, des prêtres avec des épées, des religieuses avec des cithares, et enfin, toutes les incongruités que vous pourriez imaginer. Après cela, il partagea son trésor avec la bande d'enfants, lesquels étaient devenus aussi nombreux que la population entière de ces vastes royaumes.

Un enfant d'Occident, un petit brun très bavard, reçut quelques petits curés avec des grosses têtes et bien des guerriers sans tête.

« Le portique de la gloire »

I. Sublime lassitude

C'est un fait avéré que dans cette éminente région que les anciens désignèrent par le nom de Champs Élyséens, régnait depuis la nuit des temps un ennui classique, et que les âmes d'artistes immortels confinées dans celle-ci s'ennuyaient de leur errance sans fin dans les solitudes ombragées, sans froid ni chaleur, les espaces si ravissamment tapissés de nuages que personne ne sut là-bas ce que sont les frottements de vêtements, ni les bruits de pas, ni les échos de voix humaines ou divines. Là-bas, la pénombre dissipait les images en encres opaques ; là-bas, le calme suprême fondait toutes les rumeurs en une sourdine uniforme, sans début ni fin, semblable au monologue des abeilles. L'ici et l'au-delà confondus, les relations entre proche et lointain estompées, la distance était la tristesse vaguement exprimée dans la perspective. Tout se trouvait en soi et autour de soi. La clarté était obscure, l'ombre était lumineuse, le bruit était silencieux, le mouvement était immobile, et le temps était... Un présent séculaire.

Eh bien monsieur, il reste à dire que par la volonté de la divinité qu'on appelait *Zeus* ou *Theos*, demeuraient là-bas non seulement ceux qui dans le monde païen cultivèrent les arts de la forme visible, mais aussi ceux qui en firent autant dans toute la période du cycle chrétien. S'établit au début, avec des peurs pudibondes, une juste séparation entre les âmes païennes et chrétiennes (parce que l'humanité vêtue ne s'offusquerait pas de celle dénudée) ; mais finalement les dieux, plus tolérants que nous, firent détruire les limites entre l'une et l'autre des castes d'âmes, et elles furent ainsi rassemblées là-bas, sans pour autant moins s'ennuyer. Les poètes et artistes des mots jouissent d'un ciel plus divertissant dans une autre partie de l'immensité ultra-terrestre.

Eh bien monsieur, on doit ajouter que ces nobles âmes-là, ne se trouvaient pas en état ou condition purement spectrale. Elles profitaient d'une nature péri-corporelle ou péri-matérielle, de telle sorte que leur diaphanéité et leur légèreté de mouvement ne les privaient pas d'une discrète vie sensorielle, de vagues désirs et souvenirs, de lueurs de passions. Opérant en connaissance de cause, avec la lenteur propre au milieu dans lequel ils résidaient, les immortels mirent deux siècles avant d'avoir pleine conscience de leur ennui. Ils employèrent ensuite cinq ou six siècles pour se convaincre qu'ils apprécieraient refaire fonctionner leurs facultés constructrices et créatrices. Il leur fallut dix ans, grosso modo, pour que la nostalgie ne se détermine en eux par les traits d'une peine irrésistible. Quatorze siècles,

passés paresseusement, produisirent le désir de protestation, les intentions d'émancipation. Vint un jour, ou cela serait plus correct de dire que vint une semaine qui dura des siècles, où la glorieuse foule ne faisait rien de plus que maudire son exil ; et finalement les âmes se mirent d'accord sur une idée ferme, sur une intention forte et pleine de volonté : se rebeller. Dans les célestes appartements éclata toute la rébellion compatible à la nature de ces âmes-là, vêtues d'une si pauvre enveloppe corporelle. Deux siècles de plus d'incubation révolutionnaire passèrent et un jour (long comme un chapelet d'années), éclata la formidable révolution en un murmure tumultueux et un battement d'aile aux formes opalines. « Que se rompent les voiles de l'éternité, disaient-t-ils dans cette langue qui n'a pas d'expression possible en langage humain, que s'arrachent les seins tendres de cette demeure vaporeuse. Qu'on nous apporte du feu pour faire renaître la vie des passions dans nos âmes grâce à lui; qu'on nous apporte de la boue pour nous façonner à nouveau dans la misère humaine. Nous voulons vivre, lutter, nous voulons jouissances et souffrances. Nous voulons poursuivre la gloire dans les angoisses du travail, chercher l'espoir dans le fond même du découragement. À bas le repos et cette insipide immortalité. Nous réclamons le droit à l'existence brute. Que vivent les animaux et meurent les dieux ! »

Les histoires racontent que ces lieux étaient gouvernés par un homme divin, pour ne pas dire une divinité, époux morganatique de la déesse Ops, et qui de ce fait était le beau-père des dieux. Elles ajoutent que ce dernier, nommé Criptoas par certains, Rapsa par d'autres, fils et petit-fils des Titans, personne irascible et déplaisante, craignant que son autorité ne soit entamée par une résistance inconsidérée, pensa à des machinations et à des transactions. Mettant sur son visage un masque de bienveillance, il tâcha d'apaiser les mutins avec ces arguments : « Calmez-vous messieurs. Marchons, et moi le premier, sur le chemin de l'Humanité ».

II. La guerre élyséenne

Un peu moins d'un demi-siècle passa depuis les premières manifestations révolutionnaires jusqu'à ce que le mécontentement des âmes rebelles se traduise par des actes qui mirent en réel danger la dignité du sévère Criptoas. Les âmes s'en prirent au dieu et à sa cour dans un grave tumulte, comme des petits courants d'air qui vont et viennent en jouant dans des courants opposés. Un vertige d'ombres courrait d'un endroit à l'autre. Le trône de l'autorité allait ici et là en tournant, comme un cornet de papier vide volant au vent.

Et ainsi passèrent des années et des années. Évidemment, puisque là-bas il n'y avait ni jours ni nuits, ni d'hier ni d'aujourd'hui, mais que tout était un *aujourd'hui* centré sur ce père et très seigneur Criptoas, un aujourd'hui continu et sans démarcations, les rebelles mirent un petit moment, pas moins de soixante et quelques années, à se rendre compte des formidables éléments de résistance que Criptoas (aussi appelé Rapsa) rassembla et organisa contre eux. Les angelots étaient semi-divins, également âmes d'artistes, éduqués pour la discipline, l'espionnage et les différents arts militaires et policiers. Il y a des auteurs qui indiquent que l'origine de ce bataillon disciplinaire vient de la race des *Kristeriotas*, du temps où Saturne prenait le petit-déjeuner avec ses enfants, et de cette race naquirent les *zoozoilos*. Quoiqu'on en dise, lors de la guerre élyséenne, le dieu gouvernant voulut exalter ses défenseurs et renforcer en eux l'esprit corporatif, ce pour quoi la première chose qui lui vint à l'esprit avant de les uniformiser et de les soumettre à ses ordres, fut de les baptiser de son propre nom, et c'est ainsi qu'il les appela les *Rapsitas*.

Ces derniers défendaient le principe d'autorité avec une férocité en rien inférieure à celle des rebelles et avec une rapidité de mouvements extraordinaire. Entre l'attaque et la riposte ne passaient pas de périodes plus longues qu'un demi-siècle, et entre chaque coup s'écoulait à peine trois ou quatre de nos générations, lesquelles, comme nous le savons, passent encore et encore si fuyantes, que nous les vieux nous nous disons à chaque instant : « nous sommes nés hier ».

Finalement s'écoula un laps de temps incalculable, durant lequel toute la région fut bouleversée par mille rencontres très tendues. Mais on ne peut pas dire que la lutte ensanglantait le sol, parce qu'il n'y avait là-bas pas de sol à proprement parlé, et pour ce qui est du sang, il n'y en avait pas non plus dans les veines des immortels. Il n'y avait pas non plus de cadavres, ni même de blessures ou de contusions, et on reconnaissait le vaincu par un vague froissement de ses lignes péricorpoelles ou par les légères atténuations de la lumière qui les enveloppait.

Pour faire bref : les rebelles furent vaincus et de leurs étalages d'émancipation il ne resta rien d'autre qu'une impuissance désespérée. L'histoire de cette guerre nous a été transmise par Clio en deux douzaines de mots prononcées par intervalle de plusieurs décennies. Entre chaque lettre, baillent des lustres.

III. Transaction

Et la muse ajoute que le barbare Criptoas, n'étant pas tranquille et désirant se protéger de nouveaux excès, pensa très sagement que pour le maintien définitif de la paix élyséenne, il fallait transiger, en partie, sur quelques-unes des idées de la spiritualité rebelle. Là-bas, comme ici, les révolutions inspirées par des mobiles honnêtes, finissent par imposer à la tyrannie une partie de ses conditions, même dans le cas où elles sont bruyamment vaincues.

L'horrible Criptoas resta quelques siècles l'index cloué sur la tempe, et de sa méditation profonde surgit une idée. Il ne tarda dès alors pas à consulter Ops, celle-ci, dans sa vieillesse d'éternités enchaînées, vivait rêveuse sous le trône, allongée sur des nuages bruns, sans se rendre compte de ce qui se passait dans ces royaumes. Mari et femme partagèrent leur sentiment, se jetant l'un l'autre des monosyllabes comme des tonnerres et des regards tels des éclairs, et le tyran, finalement ferme dans sa décision, appela les chefs de sa garde de *Rapsitas* et leur ordonna de chercher dans la foule de vaincus ceux désignés comme les principaux instigateurs de la rébellion. En fouillant ici et là, les gardes ne mirent pas longtemps à en trouver une douzaine et en choisirent deux parmi eux, qui avaient été, lors de la dernière guerre, les plus courageux et turbulents, de véritables chefs ou capitaines de la tumultueuse armée. Une fois attrapés et tenus serrés, ils furent menés auprès de la personne hostile du souverain.

Le premier était un courageux beau garçon, dont le visage, l'allure et la prestance révélaient l'origine hellénique, beau comme Jupiter, avec sans autre vêtement que le strict nécessaire pour préserver le principe de décence ; arrogant dans sa manière de marcher, aux formes athlétiques, au regard doux et à la parole rythmée et grave tel un vers homérique. Le second, radicalement différent tant sur le visible que l'invisible, était un vieux rebelle et rabat-joie, aux yeux pétillants, à la bouche moqueuse, à la barbe mal rasée et aux gestes agités. On ne pouvait voir que peu de son corps, toujours enroulé dans une cape de couleur fauve, dont seul Dieu pourrait connaître l'âge, et même devant les dieux il ne quittait son chapeau fourré, enfoncé jusqu'au cou. Aussi différents que peuvent l'être le ciel et la terre, il y avait pourtant quelque chose de similaire entre eux. C'était un certain air de fierté, ou plutôt une habitude ou mauvaise habitude de soutenir la véritable indépendance dans, sur et contre toutes les choses divines et humaines. Et quelle chose étrange ! Bien qu'ils aient tous deux commandé de formidables équipes d'âmes lors de la dernière guerre, ils ne se connaissaient pas. Au moment de se voir ensemble et conduits, qu'ils le voulussent ou non, en la présence du dieu, ils se regardèrent et se méprisèrent l'un l'autre...

Sur les marches du trône, ils attendirent tous deux avec une dignité olympienne la décision de ce barbare à qui les réalités du Gouvernement avaient enseigné à être un habile

politique. Criptoas les gratifia d'un sourire, voulant se montrer paternel et tolérant. « Mes enfants, leur dit-il avec toute la lenteur en usage dans les discours de ce genre de personne, puisqu'aucun bruit ne se faisait entendre jusqu'à ce que ne se perdent les échos du précédent dans les solitudes infinies, mes chers enfants, vous venez en représentation de toutes les âmes qui vivent sous mon règne bienveillant, et ce que je vais vous dire, vous le transmettez à toute la troupe qui a été amenée dans cette glorieuse demeure au fil des siècles. Sachez que la reine Ops, votre mère, et moi, Criptoas, fils des Titans, nous avons réfléchi un peu à votre programme. Le principe d'autorité étant sauvé et la paix étant rétablie, nous n'hésitons pas à vous accorder un peu de ce que vous nous réclamiez. Nous avons appris ce système grâce hommes. Nous refusons ce qui nous est demandé par le tumulte ; nous acceptons ce qui se manifeste à nous par les voies de la raison. Eh bien monsieur, nous acceptons l'idée de limiter votre ennui. Ops et moi nous sommes mis d'accord, après mure réflexion, sur le fait d'ouvrir quelques parenthèses de vie temporelle dans les grandioses éternités de cette enceinte. Voyez-vous ce fond obscur des Champs Elyséens ? Eh bien là-bas se trouve le mystérieux mur qui nous sépare de l'humanité à laquelle vous apparteniez. Nous ouvrirons une porte dans ce mur, par laquelle vous pourrez communiquer avec le dit *monde des vivants*. Vous sortirez lorsque l'agitation vous appellera dehors ; vous reviendrez lorsque depuis l'intérieur, le repos vous attirera. Mais il nous faut établir des lois qui réguleront ainsi entrées et sorties, pour que cela ne ressemble pas à une taverne ou un casino, et que nous gardions tous la dignité que notre condition d'êtres immortels nous impose. »

Le rusé Criptoas se tut et en caressant sa barbe de soie qui pendait de son visage jusque plus bas que ses genoux, il vit sur le visage des deux immortels la stupeur que ses mots produisaient.

« Avant tout, leur dit-il après une pause, pour laquelle nous n'avons aucune information concernant sa durée dans notre science chronologique, je veux savoir qui vous êtes, comment vous vous appelez dans le monde, quelles furent et quelles sont vos aptitudes, puisque je dois fonder l'idée que je propose de réaliser à partir de celles-ci. Si pendant la guerre vous avez tous deux travaillé féroceement contre moi, en temps de paix vous devrez travailler pour vous-mêmes et pour vos frères sous mes paternels auspices. »

Les deux immortels n'osaient remuer les lèvres ; mais incités à briser le silence par les *rapsitas* qui les gardaient, celui à l'allure grecque parla le premier, et dit d'une voix forte :

« Monsieur, je m'appelle Phidias... Oui, Phidias, monsieur. Par Jupiter ! Je crois que cela suffit. »

Et le second, renfermant toute la désinvolture humaine sur son visage, et accompagnant ses paroles d'une moue impertinente, déclara de cette manière :

« Je m'appelle Goya... Goya, monsieur... Ah ! Il me semble que j'en ai assez dit. »

IV. Faites-le bien ou ne le faites pas...

« Phidias, Goya... ! répétait le Dieu en se peignant la barbe avec ses doigts. Deux noms qui me disent quelque chose, oui, monsieur, cela me dit quelque chose... ne vous étonnez pas que je ne vous reconnaisse pas comme vous le méritez sans doute. Il y a tellement de gens immortels ici, tellement de noms, que je me confonds... Phidias, Goya... Ah oui, oui, je commence à me rappeler. La mémoire flanche dans ces éternités d'oubli... Eh bien. »

Ops apparut de dessous le trône, rampant comme un chat ; elle s'étira, ouvrit les yeux, et en regardant les immortels elle se lova une nouvelle fois sur elle-même, cherchant dans le sommeil à se reposer de cet effort d'observation. Phidias, Goya...

Les *rapsitas*, qui savent tout sur tout, aidèrent le Dieu à retrouver la mémoire en faisant référence à des histoires y des choses se référant aux deux immortels.

« Je sais, c'est bon... disait Criptoas. Toi, tu as brillé dans cette dite ville d'Athènes, et tu fus considéré comme un parent des dieux grâce à ton art de la sculpture. Toi, tu as brillé dans la région occidentale un peu après ton compagnon. Il y a une distance de quelques siècles entre l'un et l'autre. Toi, tu as fait des images de dieu sous forme humaine avec des morceaux de marbre ; toi, tu as peint de gracieuses femmes, des beautés piquantes, un peuple délinquant... C'est bon je me rappelle... Goya, Phadas ! Peuple délinquant... !

« Vous devriez tous deux être inoubliables, et vous l'êtes sans doute. Eh bien, écoutez-moi maintenant. Nous sommes restés sur le fait que j'ordonne d'ouvrir une porte qui nous reliera avec l'humanité. Elle se composera de deux gros piliers reliés en haut par un fronton. Chacun d'entre vous doit me faire un pilier, mettant en œuvre tout son génie et sa maîtrise. À toi Phidias, je ne te demande pas une œuvre de sculpture exclusivement, et à toi Goya, je ne te demande pas une peinture. Fusionnez les deux arts ; arrangez-vous pour que contour et modelage, couleur et anatomie, apparaissent en parfaite union. Me comprenez-vous ? Comprenez-vous bien cela ? »

Les deux immortels ne dirent rien. Ils ressemblaient à des statues.

« Il y a plus – continua Criptoas. Et c'est une condition *sine qua non* : après avoir exprimé tous vos sentiments dans ces deux piliers, il doit s'en dégager une harmonie parfaite, comme

si les deux œuvres avaient été conçues d'une seule main. Apprenez l'un de l'autre, faites des échanges fructueux de vos aptitudes et de vos connaissances, mariez et unifiez vos âmes de sorte que Phidias possède tout ce qu'il y a de bon chez Goya, et Goya tout ce qu'il y a de bon chez Phidias, et mettez-moi là-dedans l'esthétique suprême et idéale... »

Les deux immortels continuaient de regarder l'infini, perplexes. Le visage d'Ops se pencha à nouveau de dessous le trône, semblable à celui d'un chat préhistorique, et elle les regarda avec ses yeux émeraude, se léchant le museau.

« Et une fois ces deux piliers réalisés – continua le Dieu avec une sublime sornioiserie –, et approuvés par moi, conformément à l'idéal que je viens de vous déclarer, vous me ferez le fronton qui doit couronner cette œuvre incomparable. Vous y travaillerez à l'unisson et en parfaite entente, en vous répartissant le travail. Je vous laisse libre de choisir les formes que vous trouvez les plus adéquates. Je ne vous demande qu'une chose : que vos idées se réalisent dans une entente absolue entre vos deux personnalités. L'œuvre d'art que j'attends de vous doit resplendir par sa beauté, son harmonie, son unité... et je n'en dis pas plus puisque tout a été dit. Une fois les deux piliers et le fronton réalisés, la sortie s'ouvrira. Immortels, vous pourrez faire un tour dans la vie terrestre et revenir au repos quand vous le désirez. »

En voyant que les deux âmes ne bougeaient pas et n'exprimaient absolument rien, Criptoas leur ordonna de se retirer, leur disant en guise d'au revoir :

« Commencez dès à présent, fainéants. Ops et moi ne cesserons de vous encourager avec nos regards. Nous ne mesurerons pas votre temps. Même si vous mettiez autant de siècles que ce que j'ai de poils dans ma barbe, nous ne vous presserons pas, ni ne montrerons d'impatience. Mettez-vous au travail. Toute l'assemblée des immortels vous contemple. »

Phidias et Goya, au moment de se retirer, en se dirigeant lentement vers l'endroit où ils devaient commencer leur tâche, se regardèrent... Hélas ! Avec une rancœur suprême !